



Le Départ

Karim Berrouka

Karim Berrouka s'est remis à l'écriture à la fin du xx^e siècle, après quelques années à chanter tout l'été, publiant ici et là des nouvelles de fantastique et fantasy en majorité, de S-F parfois. On peut le retrouver au sommaire de plusieurs anthologies, dont L'Esprit des Bardes (Nestiveqnen), Magie Verte (L'Oxymore), Moissons futures (La Découverte), Les Bourreaux (Parchemins & Traverses), et de nombreux fanzines et webzines (Coprophanaeus, Éclats de Rêves, Parchemins & Traverses, Marmite & Micro-onde, Solstare, etc.)

Il prépare actuellement une dodécalogie de fantasy campagnarde (les pérégrinations épiques d'un petit bolet satan pris dans la tourmente d'un conflit titanesque entre légions bovines de l'apocalypse et fratries d'ovins maléfiques) et une étude sur les vertus aphrodisiaques de la moule-frites dans les récits d'heroic fantasy (à paraître chez Léon de Bruxelles Éditions).

Illustration : Stéphanie Dubut

HISTOIRE

Le problème est à la fois simple et complexe : il faut entrer dans une des cinq Tours qui s'élèvent aux cinq extrémités d'un pentacle, ou d'un pentagone, dépendant des lignes imaginaires que l'on trace pour les réunir. Chacune se trouve en limite du Grand Cercle, cette plaine décharnée battue de vents violents et secs, qui ne tolère comme flore que de rares buissons d'épines. Pour la faune, pas grand-chose : serpents, scorpions, et des rats filiformes, aussi discrets que craintifs. Quelques vautours qui s'y aventurent, attirés par l'odeur de la putréfaction à l'occasion. Un lieu de désolation qui ne voit, durant les cinq années qui séparent chaque Départ, que quelques hérétiques, attirés par une curiosité malsaine, y errer sans but et s'y perdre.

Tous les cinq ans pourtant, les abords du Grand Cercle sont envahis par une foule considérable, plusieurs centaines de milliers de pèlerins, bien que leur nombre soit impossible à quantifier. Ils ne s'avancent guère dans la plaine stérile, se concentrant autour des cinq Tours. Ils s'amassent, faisant naître des villes de tentes rapidement installées. Non qu'ils refusent le confort. Ils ne resteront ici qu'une quinzaine de jours : les premiers pour l'installation, cinq en attendant le Départ, cinq en attendant le Retour et le temps qu'il faudra pour abandonner les lieux.

Le blasphème effroyable que commettrait celui qui s'installerait au pied des Tours avant l'aurore du cinquième jour précédant le Départ lui vaudrait d'être lapidé.

SOUVENIR

Pila a six ans.

Tous les matins, son père l'emmène loin des ruelles crasseuses du ghetto des Papeuleurs, qui s'étend au-delà des douves de la muraille ouest. Ils courent dans la grande lande de sable. Endurance. Ils grimpent ensuite sur les rochers karstiques qui parsèment l'étendue déserte et restent là, immobiles. Concentration. Puis Pila regarde son père courir encore, seul, plus vite, plus longtemps.

Quand il regagne le ghetto où les enfants couverts de crasse le montrent du doigt et lui lancent quelques railleries, quelques insultes parfois, il n'écoute ni les unes ni les autres.

Le soir, alors que les bandes s'écharpent entre elles, que les plus miséreux se cachent sous la paille pourrissante, Pila et les enfants de la Communauté se réunissent dans leurs maisons de tourbe. Ils écoutent les grands parler de choses qu'ils ne comprennent pas très bien, de quête, de pèlerinage, de gloire et de fierté. Du Départ. Et une certaine fierté envahit Pila quand on cite son oncle Makès qui aurait atteint le premier étage, quelques secondes avant la fermeture de la porte. Gloire à lui ! Gloire aux élus !

HISTOIRE

Le premier jour est un jour de désordre. Dès l'apparition du soleil, le compte à rebours se déclenche.

Une grande course s'engage alors. Elle mène les dévots de la limite du Grand Cercle aux abords des Tours, en une dizaine de minutes pour les plus rapides. Une bousculade qui soulève un nuage dense de poussière, qui ne s'évanouit pas avant que le soleil n'ait atteint son zénith. Les places sont chères auprès des cinq entrées des Tours. La lutte est sans merci. Il y a des coups échangés, des pieds qui accrochent d'autres pieds, des doigts qui agrippent des bras, des cheveux arrachés, des mains qui empoignent les bardas pour jeter les corps à terre. C'est qu'il faut faire vite, arriver parmi les premiers et s'installer. Trouver la place idéale, l'occuper. Ne plus bouger. Attendre. Cinq jours. Cinq jours à fixer l'immense édifice en forme de demi-larme, à la pointe effilée tournée vers le ciel, aux parois lisses et scintillantes qui rejettent les éclats aveuglants du soleil le jour, accroissent la morsure acérée du froid la nuit. Attendre. Laisser la tension s'installer, grandir, devenir palpable.

Attendre...

PILA

Pila est fort, déterminé. Il court vite, très vite, dépassant de nombreux pèlerins. Il bondit au-dessus des hommes et des femmes qui trébuchent et goûtent, bouche grande ouverte, à la poussière asphyxiante du désert. Il se faufile dans la cohue, le crâne rasé, le corps nu et badigeonné d'huile afin d'offrir le moins de prise possible aux mains qui tentent de le retenir. Il serre contre son torse un sac rempli d'une outre, de quelques vivres et de ses vêtements. Il se fraye un chemin dans la multitude, bataillant de toutes ses forces pour s'extirper de cette mêlée hystérique.

Enfin, il parvient aux abords de la Tour et se jette à même le sol à quelques dizaines de mètres de la porte. Une place idéale. Ni trop proche ni trop éloignée. Une place qui devrait lui permettre de pénétrer dans la Tour parmi les derniers élus. Le premier étage ! Celui des braves parmi les braves. L'Étage !

Aussitôt, il s'assoit en tailleur, imposant le vide à son esprit. Il raidit son corps, ignorant les cris comme les mots, refusant de répondre aux contacts. Il fixe la porte d'un regard froid, dur. Un défi intérieur. Il sait qu'il passera son seuil. Il ne doit penser qu'à cela.

Le premier jour se passe ainsi, sans longueur, rapidement. Le vide, rien que le vide. Le monde réduit à un rectangle dessiné dans une matière dont les reflets lui imposent de plisser les yeux.

À la tombée de la nuit, il se lève et enfile les quelques vêtements que contient son sac. Le froid qui chasse les nappes stagnantes d'air chaud n'est pas encore mordant, mais il sait que le crépuscule est le seul moment où la tension abandonne la foule, quelques minutes seulement, comme si la disparition de la lumière effaçait les souffrances et la fièvre du jour, promettant d'un souffle rafraîchissant des heures reposantes. Un leurre, bien évidemment. La nuit est tout aussi terrible.

Il boit, juste assez pour étancher sa soif, calculant avec précision la quantité qu'il peut se permettre d'avaler pour qu'il lui reste assez d'eau pour encore quatre jours. Il mâchonne quelques fruits séchés. L'huile et la poussière imprègnent ses vêtements et forment un cataplasme désagréable qui épouse sa peau. Une bonne chose. Le déplaisir provoqué fixera son attention durant la nuit. Il n'entendra